

ALFRED WESTPHAL

Lettres inédites
d'Edgar Quinet

LETTRE-PRÉFACE
de M. Gabriel MONOD
Membre de l'Institut



PARIS
P. V. STOCK, Editeur
PLACE DU PALAIS-ROYAL

N° 101

Exemplaire destiné à Monsieur &

Madame Edouard Rod

respectueux & amical souvenir

à Covertzhal

1875

1875

1875

1875

**Lettres inédites d'Edgar Quinet
au Docteur Lortet**

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'ÉPIQUE
EN DOCTEUR LITTÉRAIRE

ALFRED WESTPHAL

Lettres inédites
d'Edgar Quinet

LETTRE-PRÉFACE

de M. Gabriel MONOD

Membre de l'Institut



PARIS

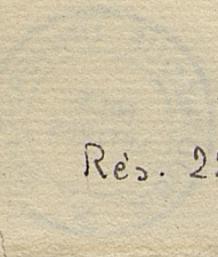
P. V. STOCK, Éditeur

PLACE DU PALAIS-ROYAL

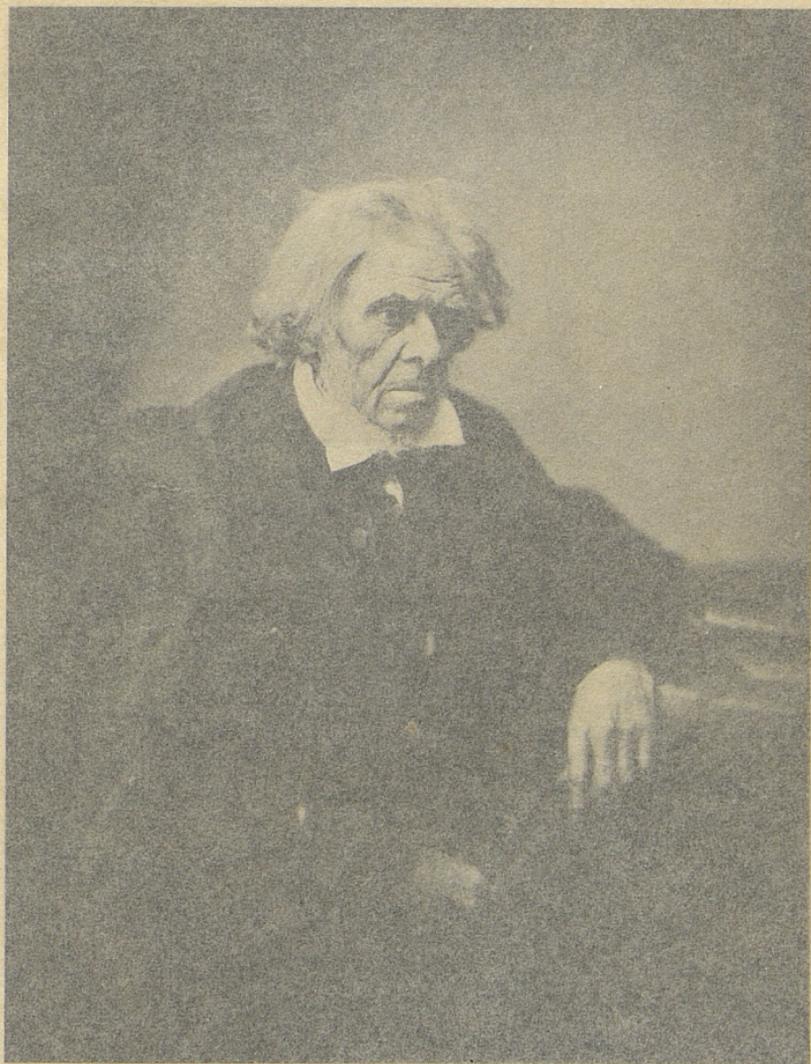


LETTERS INDICES
D'EDGAR QUINCEY

de M. Gabriel MONTU
PARIS



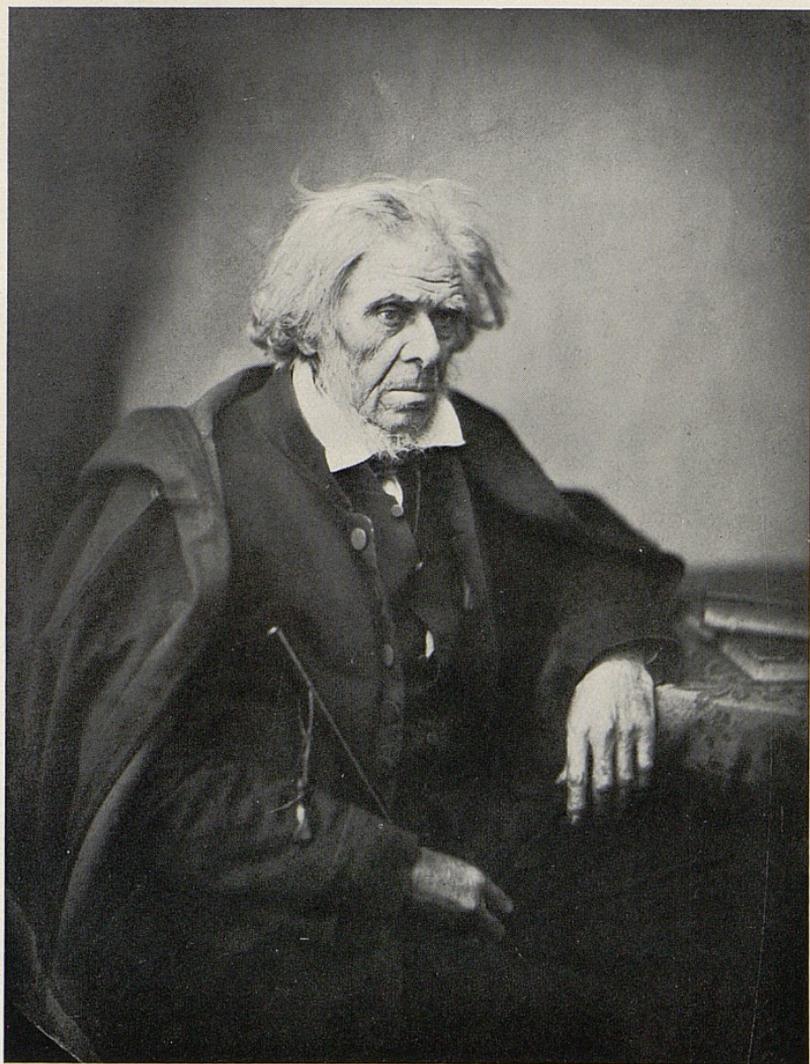
Res. 224



LE DOCTEUR LORTET

(1792-1868)

Res. 224



LE DOCTEUR LORTET

(1792-1868)



A M. ALFRED WESTPHAL

Cher Monsieur et ami,

J'ai lu avec intérêt et émotion votre notice sur le Dr Lortet, le représentant le plus original de cette école lyonnaise qui, jusqu'à nos jours, a produit des types admirables de médecins démocrates, dévoués avec un désintéressement absolu au service des pauvres, aux idées de progrès social en même temps qu'à la science. Les précieuses lettres inédites de Quinet, que vous tirez de l'oubli, complètent, fixent des traits importants de la figure de Lortet, en nous rappelant que ce grand médecin, ce grand naturaliste, était en même temps profondément versé dans la philosophie allemande, et qu'il a été un des premiers en France à reconnaître et à signaler la nouveauté féconde du système géographique de Karl Ritter.

Ces lettres de Quinet nous apportent aussi bien des renseignements curieux pour sa biographie, en particulier sur son voyage en Grèce de 1829, sur ses relations avec Cousin, et sur ses sentiments politiques. Quinet eut le mérite d'avoir eu avec Creuzer, dès le début de 1828, la première idée de l'envoi en Grèce d'une Commission d'antiquités analogue à la fameuse Commission d'Égypte. Ses instances auprès de Gérando, Cousin, Guigniault, Chateaubriand, Benjamin-Constant, furent couronnées de succès, mais ce ne fut pas sans peine qu'il arriva à se faire désigner comme membre de l'expédition. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'il n'était nullement préparé à faire œuvre d'archéologue, et que son voyage fut la course rapide d'un touriste poète et philosophe à travers la Morée, l'Attique et les Cyclades, plutôt que l'exploration méthodique d'un érudit. Il s'embarque le 10 février à Toulon, arrive le 2 mars à Navarin, quitte Modon le 13 mars pour repartir deux mois après, le 13 mai, pour la France, après avoir vu Messine, Phigalie, Mégalopolis, Sparte, Tripolitza, Tégée,

Mycène, Tyrinthe, Argos, Sicyône, Corinthe, Egine, Athènes, Syra et les Cyclades. Il rapporta de cette course éperdue et enchantresse un livre délicieux, bien qu'un peu nébuleux, sur la Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité, mais une récolte épigraphique bien maigre, une dizaine d'inscriptions d'une ou deux lignes, dont presque aucune n'était inédite. M^{me} Quinet se fait d'étranges illusions, quand elle dit dans Cinquante ans d'amitiés (p. 32), que « Quinet allait de temple en temple relever des inscriptions, qu'il représentait à lui seul la Commission scientifique, et que son Rapport à l'Institut est riche en inscriptions ». La vérité est que Quinet n'écrivit jamais son rapport à l'Institut, et que sa part dans le grand Recueil de la Commission de Morée, paru en 4 vol. in-fol., de 1831 à 1838, se borne à quelques lignes. On voit par les lettres que vous publiez qu'il sentait bien ce que son voyage avait d'incomplet, et qu'il aurait voulu retourner en Grèce. Les difficultés qu'il éprouva à se faire payer par le Ministère et dont il se plaint à Lortet, viennent

précisément de ce qu'il ne fournissait pas à l'Institut le rapport obligatoire. Le chef de la division des sciences et des lettres au Ministère, H. Royer-Collard, écrivait à Michelet, qui poursuivait avec ardeur les réclamations de Quinet : « M. Quinet a fait un livre admirable, c'est vrai, mais a-t-il rempli les obligations que lui imposait son titre de membre d'une Commission ministérielle ? C'est là ce qu'on lui conteste. Il a plutôt obéi à sa pensée d'artiste qu'à ses instructions, dont il paraît n'avoir tenu aucun compte. » Une de ses lettres à Lortet nous explique la brusquerie du retour de Quinet. Sa santé l'aurait rendu nécessaire. Les lettres à sa mère et à sa fiancée ne nous disaient rien de cette maladie.

Nous retrouvons aussi dans les lettres à Lortet le témoignage du revirement soudain des sentiments de Quinet à l'égard de Cousin, après 1830. En 1827, Quinet dédiait à Cousin son Herder « comme un faible témoignage de respect pour son caractère, et de reconnaissance pour son amitié » : et il disait à sa mère que le nom de Cousin était « alla-

ché à la réforme morale de notre temps ». En 1832, il faisait effacer la dédicace à Cousin, et écrivait à son éditeur : « Je tiens absolument à ce point, connaissant aujourd'hui ce drôle pour ce qu'il est. » C'est que Cousin, après 1830, avait abandonné la spéculation philosophique, pour devenir l'administrateur tyrannique de l'Université, et aussi qu'après avoir fait venir Quinet de Heidelberg à Paris, en lui promettant une place de professeur, il ne lui avait offert qu'une chaire de province, dont Quinet n'avait pas voulu.

Chose curieuse, c'est ce déboire personnel qui donna à Quinet la merveilleuse clairvoyance avec laquelle, dès 1831, il aperçut, à travers l'Allemagne poétique, rêveuse, romantique, sentimentale et métaphysique de M^{me} de Staël, une nouvelle Allemagne guerrière, réaliste, et conquérante, qui allait se mettre au service de la Prusse pour faire son unité aux dépens de l'Autriche et de la France. Jusqu'à 1830, Quinet semble ne voir que l'Allemagne philosophe et idyllique. Quand il quitte Heidelberg, en août 1830, il

croit que les provinces rhénanes vont se soulever pour s'unir à la France. Quand il retourne en Allemagne, au printemps de 1831, le cœur ulcéré et désillusionné sur la France, il perd aussi toutes ses illusions sur l'Allemagne, et d'un coup d'œil prophétique, il prédit dans un article fameux sa décadence philosophique et intellectuelle, et toute l'histoire de la future grandeur de la Prusse.

On saisit ces impressions dans les lettres à Lortet, et aussi le profond pessimisme avec lequel, dès lors, il jugera toujours les affaires de France. Il faut recueillir avec soin les témoignages de ce pessimisme pour comprendre la révolution de 1848. Immédiatement après 1830, tous les hommes qui, pendant la Restauration, avaient cru que la France était à la veille d'un magnifique mouvement de renaissance, éprouvèrent une immense déception. Michelet écrivait, en 1837, une note désespérée sur la Mort du siècle : *Adventante mundi vespere. Aux gloires de l'Empire avaient succédé les humiliations, aux rêves de liberté et de*

démocratie un régime censitaire où le gouvernement était aux mains d'une oligarchie bourgeoise ; le mouvement philosophique, littéraire, artistique semblait aussi destiné à l'avortement. Un sentiment général de découragement se montre chez tous les hommes de cette époque, chez Musset, V. Hugo, Lamartine, L. Faucher, Sainte-Beuve, comme chez Michelet, Quinet ou Louis Blanc. Mais personne peut-être n'a éprouvé ce sentiment persistant, profond, de découragement avec autant d'intensité que Quinet ; parce que personne n'avait été au même degré que Quinet emporté dès sa jeunesse par une foi illimitée dans le triomphe de l'idéal, de la justice, de la démocratie, de la pensée libre.

Cette âme si noble, si candide, si généreuse, si riche d'illusions et si facilement désabusée de Quinet, nous la retrouvons tout entière dans ses lettres à Lortet. C'est ce qui en fait la beauté.

GABRIEL MONOD,
Membre de l'Institut.

NOTICE

SUR LE

Docteur Pierre LORTET, de Lyon

NOTICE

Notice: Please do not write on this page.



NOTICE

SUR LE

Docteur Pierre LORTET, de Lyon

Le Dr Pierre Lortet, à qui sont adressées les lettres qu'on va lire, appartenait à une ancienne famille de la bourgeoisie lyonnaise. Clémence Lortet, sa mère, femme éminente par la science et par le caractère, avait été pour son fils l'amie la plus tendre et la plus vigilante, le guide le plus ferme et le plus sûr. Michelet a donné d'elle ce portrait (1) :

« Tout le monde connaît à Lyon mon bon et savant ami, le Dr Lortet, le plus riche cœur de la terre pour l'énergie dans le bien. Sa mère, au fond, en est cause. Tel il est, tel elle le fit. Cette dame est restée en légende pour la science et la charité.

« Femme d'un industriel, vivant en plein monde ouvrier, dans les convulsions de

(1) *La Femme*, p. 421.

Lyon, elle se hasarda pour tous, sauvant tantôt des royalistes et tantôt des jacobins (1), forçant intrépidement la porte des autorités et leur arrachant des grâces. On sait l'épuisement terrible qui suivit ces agitations. Vers 1800, il semblait que le monde défailût. Mme Lortet, elle-même, quel que fût son grand courage, sur tant de ruines, faiblit. Elle avait trente ans. Le très habile Gilibert, qu'elle consulta, lui dit : « Vous n'avez rien du tout. Demain, avec votre enfant, vous irez aux portes de Lyon me cueillir telle et telle plante. Rien de plus. » Elle ne pouvait pas marcher, le fit à grand-peine. Le surlendemain, autres plantes, qu'il l'envoya cueillir à un quart de lieue. Chaque jour, il augmentait. Avant un an, la malade devenue bota

(1) Son antique demeure de Pilata était garnie de souterrains et de chambres secrètes. Toute jeune encore — elle avait vingt-deux ans — elle s'en servit pour sauver les royalistes proscrits par la Terreur; plus tard, pendant la réaction qui ensanglanta la ville livrée à la fameuse bande des « Assommeurs de Lyon » elle y cachait les républicains.

niste, avec son garçon de douze ans, faisait ses huit lieues par jour (1).

« Elle apprit le latin pour lire les botanistes et pour enseigner son fils. Pour lui encore, elle suivait des cours de chimie, d'astronomie, de physique. Elle le prépara ainsi aux études médicales, l'envoya étudier à Paris, en Allemagne. Elle en fut bien récompensée. D'un même cœur, le fils et la mère, à toutes les batailles de Lyon, pansèrent, cachèrent et sauvèrent des blessés de tous les partis. Elle fut en tout associée à la générosité aventureuse du jeune docteur. Si elle n'eût vécu avec lui, et dans un grand centre médical, elle aurait étendu de ce côté ses études, et les aurait moins circonscrites dans la botanique. Elle fut l'herboriste des pauvres, elle en aurait été le médecin. »

Médecin des pauvres, c'est son fils qui le fut. On le connaissait bien sous ce nom dans la petite ville d'Oullins, aux portes de Lyon,

(1) De cet entraînement Lortet avait gardé un tel goût pour la marche, qu'il fit par la suite presque tous ses voyages à pied, y compris son voyage de noce !

où il passa les vingt dernières années de sa vie...

Lortet avait rencontré Quinet à Lyon, au retour de Paris où il avait fait ses études de médecine. Bien que séparés par une différence d'âge de près de onze ans — Lortet était né le 4 juin 1792, Quinet le 17 février 1803 — ils se lièrent d'une étroite amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Cette amitié fut resserrée encore par un séjour de près de trois ans que, désireux d'étudier d'une manière approfondie la littérature et la philosophie allemandes, ils firent ensemble à l'Université d'Heidelberg, et dont ils conserverent, l'un et l'autre, comme on le verra dans les lettres de Quinet, un souvenir ineffaçable.

C'est au cours de ce séjour que Lortet se maria.

Sur son mariage, un ami me communique cette anecdote qui répond à merveille au tempérament de son héros :

« Le Dr Lortet fut séduit, dans le village de X..., par la beauté d'une jeune Allemande. Il résolut de l'épouser. Mais, avant de se dé-

clarer, désireux de la voir de plus près et de l'étudier librement, il inventa un stratagème pour pénétrer dans l'intimité de sa famille.

« Il se fit jardinier et, comme tel, se présenta chez le père. Agréé, il se mit avec ardeur à l'ouvrage, et comme il était adroit et bon horticulteur, les fleurs semblaient éclore sous ses doigts. Son maître se félicitait de posséder un jardinier aussi capable. Le jour vint cependant, où sa décision étant prise, le jardinier se présenta devant lui pour demander la main de sa fille.

« Le père eut un sourire indulgent pour ce Français un peu fou, et méditait une réponse prudente, quand le jardinier, exhibant ses papiers et ses diplômes, donna lui-même des détails sur sa situation, sa famille et ses projets. Stupéfaction du maître qui, retenant sa première réponse, rentra en lui-même pour en méditer une seconde et revenir de sa surprise.

« Quelques jours après, le temps de prendre des renseignements à Lyon, le père donna sa réponse, la jeune fille aussi, et le Dr Lortet était fiancé. »

Rentré à Lyon avec sa jeune femme, Lortet ne tarda pas à prendre une place importante dans la vie de la grande cité.

Déjà, au moment où les Grecs luttèrent pour leur indépendance, il avait pris l'initiative d'un comité de secours, organisé toute une campagne en leur faveur. Il y apportait un touchant enthousiasme. On en jugera par ces extraits de l'*Indépendant de Lyon* où il rend compte d'un concert qu'il avait organisé le 7 mai 1826 :

« C'est dans une religieuse émotion, les yeux encore mouillés de larmes, que je prends la plume pour essayer de retracer cette soirée, une des plus belles de ma vie... »

Chateaubriand, de passage à Lyon, avait promis d'assister au concert. Il arrive, on lui fait une ovation. Il y répond en ces termes : « Messieurs, le hasard m'a conduit dans vos murs. Je n'attendais pas moins de vous ; Lyon se connaît en dévouement. Les Grecs ne pouvaient manquer de trouver des amis dans le pays qui s'est distingué par les plus nobles sacrifices, dans les temps les plus difficiles de la monarchie. »

Ce discours paraît se ressentir un peu des fatigues du voyage. Toutefois, l'enthousiasme aidant, le compte rendu se termine ainsi :

« Je n'ai pas besoin de dire que de nouveaux transports ont éclaté à ce témoignage si honorable, sorti de la bouche d'un homme qui, certes, se connaît en nobles sacrifices et en généreux dévouements.

« A la suite d'une romance délicieuse, Mme Mauviel a chanté avec une expression indicible un couplet en l'honneur de M. de Chateaubriand. Dans ce couplet improvisé par un poète lyonnais, on demande la lyre du chantre de Cymodocée pour que rien ne manque au concert. Se levant alors et s'approchant de Mme Mauviel, M. de Chateaubriand lui a dit : « Madame, vous me demandez ma lyre, malheureusement je n'en ai pas. C'est à moi de vous prier de me prêter la vôtre pour dignement vous remercier... »

« M. de Chateaubriand s'est rendu à pied à l'hôtel de Provence; plus de cent cinquante personnes le suivaient dans un profond silence. Arrivé à l'hôtel, il a remercié ce

brillant cortège d'une voix émue, et la foule s'est séparée au cri de : Vive Châteaubriand. Ce cri est gravé dans le cœur de tous les amis des Hellènes. »

En 1834 Lortet, qui avait profondément subi à Heidelberg l'influence du célèbre Dr Jahn, professeur de philosophie et de gymnastique, prend à tâche d'introduire dans les écoles la pratique des exercices physiques. Il commence par l'école des Sourds-muets, où son initiative est couronnée d'un plein succès. Fort de ces résultats, il parvient à introduire sa méthode dans les établissements privés, puis dans les établissements publics, et au bout de quelques années les écoles et les lycées de Lyon, les premiers en France, avaient introduit la gymnastique dans leur programme d'enseignement.

A l'appel du général Grammont, il fut le fondateur à Lyon de la Société protectrice des animaux. Un de ses collègues le rappelait sur sa tombe, en ces mots pleins de candeur : « Il obtint un beau résultat en faisant disparaître de nos mœurs et de notre

époque les actes de basse brutalité qui se commettaient impunément sous nos yeux, car, pour lui, l'animal étant une créature de Dieu aussi bien que l'homme, celui-ci n'avait pas le droit de le malmener. Ainsi disparaissent de plus en plus ces actes qui soulevaient l'indignation publique; ils attirent maintenant sur leurs auteurs les rigueurs de la loi et de ses agents. Son but a été non seulement atteint, mais il dépasse les espérances, et nous avons entendu le Dr Lortet, quelques jours avant sa mort, se féliciter de ce résultat. »

Indépendamment de son activité sociale, dont ces quelques traits suffisent à donner un aperçu, le Dr Lortet, homme de science avant tout, consacrait à ses recherches la meilleure partie de son temps. Collaborateur choisi par Ampère, lorsque l'illustre savant vint faire à l'École vétérinaire de Lyon ses premiers essais sur l'électro-magnétisme dans un laboratoire plus que rudimentaire — le seul qui existât alors à Lyon — il fut frappé de l'insuffisance des moyens dont disposait la science, et prit à tâche de

faire doter sa ville natale d'un enseignement plus complet, sur un amphithéâtre plus digne d'elle. Il y réussit. Ses efforts persévérants aboutirent à la création de la Faculté des sciences. Entre temps, il communiquait régulièrement aux sociétés savantes, les résultats de ses recherches et de ses travaux, sur les sujets les plus divers.

L'étendue et la variété de ses connaissances est surprenante.

Médecin, il publie de nombreux travaux sur les sujets spéciaux à son art. Philosophe, en dehors de ses écrits de morale sociale, il traduit Kant et Fichte et aussi le Persan Arabchah. Géographe, ami de Charles Ritter, et l'un des premiers à se rendre compte de la révolution profonde produite par la méthode du savant allemand, il n'hésite pas à l'adopter, et donne sa très remarquable « Géographie physique du Rhône ».

Géologue et météorologiste, il provoque par ses recherches pratiques sur le régime des eaux, la création d'une commission hydrométrique dont on lui confie la direc-

tion, et qui rendit au pays en diverses circonstances des services éminents.

Publiciste enfin, il collabore régulièrement au *Censeur* et à l'*Indépendant*. On ferait de ses articles un recueil de « mélanges » du plus curieux intérêt, qui montrerait cette prodigieuse activité, étendue à tous les domaines, depuis des études sur les calendriers coptes, ou des discours sur les classiques et les romantiques, jusqu'à de farouches réquisitoires contre les Jésuites, que le bon docteur détestait cordialement. Il était de son temps. Le libéralisme de 48 n'excluait pas ces haines vigoureuses.

Lortet, au surplus, cachait sous des dehors brusques et impétueux le cœur le plus tendre et le plus chaud. Ce grand homme maigre, osseux, aux sourcils embroussaillés, pouvait avoir l'aspect terrible. Il était d'une douceur féminine, d'une exquise sensibilité. Les pauvres gens ne s'y trompaient pas, eux qu'il soignait pour l'amour de Dieu, oubliant fréquemment, sous ses ordonnances, ce qu'il fallait pour acheter les remèdes. Dans le vieux quartier de la Croix-Rousse, où il habitait,

il était l'idole des ouvriers et il exerçait sur eux une action profonde. Républicain de tradition et de tempérament, propagandiste infatigable, il les conquit à la République.

Il fut, toute sa vie, étroitement mêlé à la vie politique de la grande cité lyonnaise. C'est lui qui, en 1847, fut l'un des principaux organisateurs dans le Rhône de la fameuse campagne des Banquets réformistes, qui eût un si grand retentissement sur la politique générale de la fin du règne. Au banquet de Lyon, pour lequel Quinet, empêché de venir, lui avait adressé la belle lettre qu'on lira plus loin, Lortet prononça, à propos de Réforme de l'Instruction publique, un discours véhément contre la Congrégation, et qui, d'ailleurs, comme on va voir par quelques extraits, cesse à peine d'être de pleine actualité :

.....

« Si tant d'institutions viciées ou surannées ne sont pas améliorées, que nous importent quelques évolutions ministérielles ? que nous importent quelques corrections électorales ? que nous importe que des lavages

réitérés fassent disparaître les tâches des pots-de-vin, que les prévaricateurs savourent dans la prison ou dans l'exil les bénéfices du vol ? Toutes ces demi-mesures seront de vains palliatifs, tant qu'un foyer central de corruption répandra ces miasmes sur la France, tant que son levain y entretiendra une fermentation putride (Profonde sensation.)

.
« Le peuple réclame pour ses administrateurs et pour ses fonctionnaires la jouissance pleine et entière de leur liberté morale. L'obéissance absolue fait des muets ; eh bien, les muets des sérails sont les êtres les plus fourbes et les plus corruptibles !

« La nation a-t-elle perdu la couronne des vertus civiques qui paraît son front ? Elle redemande le droit de s'estimer. Un manteau diapré d'or ne peut cacher à ses yeux ses plaies et ses membres paralysés. Elle redemande sa place dans la famille européenne. Les peuples voisins la plaignent, il est vrai, sans la mépriser ; mais ce n'est point assez ; elle veut mériter leur respect,

leur estime, leurs sympathies. Comme nation, enfin, elle veut vivre et avoir sa place au soleil.

« Un prêtre orgueilleux de sa mission civilisatrice pouvait dire aux Franks encore barbares, aux Franks nos ancêtres : *Sicambre, courbe la tête, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.* Mais aujourd'hui la France ne pourrait, sans répugnance, sentir son gouvernement plier sous un pouvoir occulte, exotique partout, étranger à toute patrie. Sa présence l'inquiète, l'opresse comme le passage d'une nuée chargée d'orages. Elle est réduite au marasme par le développement monstrueux des excroissances monastiques de toutes les formes. Ces productions parasites pouvaient s'enraciner dans la glèbe du serf, mais doivent disparaître du sol de la patrie cultivé par des familles libres. (Une explosion d'applaudissements accueille ce passage.)

.....
« Les citoyens français ne veulent plus voir la moitié de leurs enfants abêtis, au profit de ce pouvoir occulte, par l'espion-

nage, par la fêrule, par les miracles. Il enchaîne la science pour la posséder. Il travestit l'histoire afin de ternir les gloires de la nation. Il enseigne le mensonge, il veut interdire la faculté de penser, il veut interdire l'usage de la raison. Il a des balances de plomb pour le juste et l'injuste, il les évalue comme le titre de l'or. Eh bien ! nous ne pouvons tolérer plus longtemps cette infraction à la loi divine, cette insulte à la loi morale promulguée par le libérateur de l'homme.

La nation française veut que son gouvernement dirige l'éducation et l'instruction de ses enfants, qu'il ne l'offre pas au rabais comme la construction d'un viaduc dont la chute compromet tout au plus la vie de quelques hommes, tandis qu'une éducation vicieuse, anti-nationale, compromet l'existence même du peuple ! »

. ,
(Une longue agitation succède à ce magnifique discours qui a constamment électrisé l'Assemblée et a provoqué de nombreux et d'unanimes applaudissements).

L'année suivante, en 1848, le Comité provisoire le désigna pour commander en chef toutes les gardes nationales du Rhône. La proclamation affichée à cette occasion est d'une rare saveur ; elle est toute une époque

Citoyens, Gardes Nationaux !

Le brave citoyen Lortet est nommé votre commandant ; c'est sous les ordres de ce digne chef que vous veillerez à la sûreté publique.

La ville de Lyon, en vous confiant le maintien de l'ordre, vous confie aussi le soin de son honneur.

La France vous regarde. Si nous passons avec calme et dignité l'épreuve difficile et glorieuse que nous impose la Liberté, notre cité grandit à jamais dans l'estime du monde, et la République nous comptera au rang de ses plus illustres enfants.

Pour le comité :

Le maire provisoire,
LAFORÉST.

Peu après le Dr Lortet fut élu Représen-

tant du Peuple à l'Assemblée Nationale. Suivant sa coutume, il fit le voyage à pied. Mais à peine arrivé à Paris, fatigué de la vie publique et malgré les objurgations de Quinet, il donna sa démission et revint à Lyon.

Il se retira à Oullins, dans sa petite propriété de la Cadière, pour y continuer dans le calme ses œuvres philanthropiques et ses travaux personnels.

« Agé alors de 60 ans », m'écrivit un de ceux qui l'ont le mieux connu, « il était d'une rare vigueur, très actif, maintenant sa verte vieillesse par les exercices physiques. Sa belle tête était couronnée de longs cheveux blancs bouclés sur les épaules; ses yeux d'un gris bleuâtre laissaient échapper, lorsqu'il s'animait, des éclairs de tendresse pour les malheureux, qui venaient chercher forces et consolations auprès de lui, mais aussi des flammes de colère, lorsqu'il pensait au triste sort de nos libertés perdues, aux défaillances d'un certain nombre de ses amis, aux infâmes persécutions du coup d'Etat, dont son ami Quinet avait subi toutes les violences.

« Ses vêtements de bure — il n'en portait jamais d'autres — étaient en harmonie avec la simplicité de sa vie, qui était d'un ascète, ne pensant jamais à lui-même, mais sachant toujours répandre sur ceux qui l'entouraient les trésors de sa bonté, de sa vaste intelligence, de son cœur si généreux ».

Les individualités si fortement trempées, de traits si accusés, laissent aussi, par le côté anecdotique de leur vie, une trace profonde.

Mon père, qui l'avait beaucoup connu et beaucoup aimé, enchantait notre enfance avec les savoureuses histoires du « Père Lortet », trop familières pour être rapportées ici, mais qui évoquaient cette figure de vieux lutteur dans un relief saisissant. Aucun de ceux qui l'ont approché n'ont pu l'oublier, et si l'histoire n'a pas gardé son nom, il n'en reste pas moins qu'il fut, pendant près de cinquante ans, l'une des figures les plus généreuses, les plus originales et les plus populaires du vieux Lyon.

Il mourut à Oullins, en 1868.

Le journal qui donne le détail des funérailles raconte qu'elles faillirent être trou-

blées par un incident provoqué par le curé.

« Les gens du village, qui ne veulent pas laisser à des mains salariées le soin de porter leur bienfaiteur à sa demeure dernière, vont chercher à l'église le brancard communal qui y est déposé. Mais le curé ne l'entend pas ainsi ; il veut empêcher de le prendre.

« M. le curé prétend qu'il ne doit servir qu'aux catholiques, et que pour *les protestants et les noyés* on doit se servir d'un autre brancard, qui n'est pas encore fait, il est vrai. L'heure pressait, il fallut passer par-dessus les protestations de M. le curé et s'emparer de l'engin, bon gré, mal gré ».

Au cimetière, le professeur Fournet, après avoir énuméré tous les services rendus par cet homme de bien, termine ainsi son oraison funèbre :

« Un tel homme devait nécessairement être doublé du philosophe, et la philosophie de M. Lortet était empreinte d'un profond sentiment religieux, qu'il devait à son éducation première, tant sous le toit maternel que

dans les universités allemandes où s'était passé une partie de sa jeunesse.

« Quant à sa vie politique, elle appartient à l'histoire des partis qui se sont succédés en France. Toutefois après les troubles de Lyon, dès que le calme se rétablit, le docteur Lortet se retira dans sa campagne d'Oullins, où notre digne maréchal de Castellane respecta le repos de celui dont la vie n'avait été qu'une suite de bienfaits et de services rendus. Là, encore, de vieux amis allaient puiser des conseils à cette source d'imagination vive, de mémoire prodigieuse et de savoir profond.

« Mais la mort ne toise pas l'homme à son mérite : M. Lortet est mort à Oullins au milieu de ses enfants, qui l'entouraient de leur affection et de leurs soins, rendant ainsi à l'Être suprême la belle âme dont il avait fait ici-bas un si noble usage ».

Il laissait trois enfants : Leberecht, le peintre lyonnais, bien connu ; Clémentine, qui fut son Antigone ; Louis, le seul survivant des trois, le savant éminent qui est aujourd'hui Doyen honoraire de la Faculté

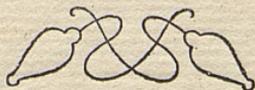
de Médecine de Lyon, et à la bienveillante amitié de qui je dois les lettres d'Edgar Quinet.

La volumineuse correspondance d'où elles sont extraites n'existe malheureusement plus, soit qu'elle ait été saisie au cours des nombreuses perquisitions de la police impériale chez le Dr Lortet, soit que lui-même les ait détruites pour ne pas risquer de compromettre son ami.

J'aurais voulu publier en regard les réponses du Dr Lortet. Il m'a été malheureusement impossible de les retrouver.

21 Avril 1907.

A. W.



Je tiens à remercier ici très vivement, en même temps que M. Lortet qui m'a donné ces lettres, M. Gabriel Monod qui a bien voulu m'encourager à les publier, et M. le Professeur Roger qui, mandataire de la Société Edgar Quinet, a gracieusement autorisé cette publication.



Lettres inédites

d'Edgar Quinet



Lettres inédites
d'Edgar Quinet
au Docteur Lortet

Heidelberg, 16 septembre 1828.
Judengasse n° 228

Mon très cher ami,

Votre lettre de Strasbourg m'a fait un bien grand plaisir. Je vous suis du fond de nos montagnes dans votre retour en France, et je m'unis de toute mon âme à tout le bien que vous pourrez y faire. Je vois que nos compatriotes de Lyon veulent se donner une sorte d'enseignement libre et complet. Voilà une belle occasion pour vos projets. S'il y avait dans l'avenir quelque chose à y faire de

mon côté, vous me le diriez. Je n'ai plus reçu de nouvelles de la Grèce. Il paraît que l'hiver se passera ainsi. J'aurai ainsi le temps d'achever les discours dont je m'occupe. Après Michelet (1), j'ai vu arriver un des écrivains du *Globe*, qui n'a passé au reste que deux jours en Allemagne, M. Lerminier. J'ai compris par lui combien le génie intime de ce pays est mal connu, ou du moins imparfaitement, surtout dans les éléments épiques et historiques. Je viens de lire un journal nouveau d'opposition de votre ami M. Fries, d'Iéna. C'est un pamphlet déchainé contre toutes les idées nouvelles de l'Allemagne, qui vont néanmoins leur chemin. Il est cependant intéressant pour la connaissance des partis, et comme le cri de Holà des anciennistes, qui veulent rester aux premiers jours de Kant. Chez nous, il serait encore

(1) *Michelet avait séjourné à Heidelberg du 21 août au 4 septembre.*

à l'avant-garde. Massmann, que j'ai revu, m'est très précieux pour la comparaison des chroniqueurs de l'Allemagne et de la France ; on n'a pas assez vu combien, dans les mêmes époques du moyen-âge, les uns sont plus poètes, plus fantasques, et les autres plus historiens, plus copistes.

Etes-vous déjà arrivé ? vous voyez que j'ai perdu votre adresse. Présentez tous mes respects à votre femme et embrassez pour moi ce pauvre Lebrecht. Adieu. Aimez moi comme je vous aime. N'oubliez pas Eug. Brun, que j'aurais tant envie de revoir. Croyez-vous que j'ai encore trois livres à vous ? Disposez de moi ici comme de vous.

Votre

Ed. QUINET.

Tout le monde a quitté l'Université à cause des vacances ; j'ai aussi fait quelques petits voyages.

Heidelberg, 27 octobre 1828.

Il faut avouer, mon cher ami, que vous nous tenez bien rigueur, si vous êtes arrivé aussi heureusement que je l'espère. Vous oubliez que vous avez laissé au delà du Rhin quelqu'un de votre pays, qui pense souvent à vous et ne trouve que trop d'occasions de vous regretter. Décidez-vous donc à m'écrire ; car, que j'aie vous trouver, rien n'est moins probable, du moins avant longtemps !

Me voilà toujours plongé dans les antiquités d'Allemagne que j'aurais tant aimé poursuivre avec vous. J'ai lu le nouvel ouvrage de F. Schlegel, *Philosophie de la vie*. Ce titre m'en avait fait trop exiger. Il est certain que, s'il n'a pas la dialectique de Jacobi, dont il embrasse et peut-être exagère le système, il intéresse par les inductions historiques, par son intelligence des traditions et de l'art. Il ne frappe du reste par aucun grand caractère d'originalité, et

ajoutera peu à sa renommée. Telle me semble être la destinée des artistes et des poètes qui se rapportent à une philosophie déjà dépassée. Il faut qu'ils devancent la philosophie et non pas qu'ils entreprennent de la ramener en arrière, — pardon de tout ce pédantisme.

Connaissez-vous l'histoire primitive de la Suède par Geijer? C'est à mon avis un vrai chef-d'œuvre, indispensable pour l'étude des migrations et des origines germaniques, quoiqu'elle ne touche que les races du Nord. J'ai voulu vous l'indiquer, à tout propos.

Je vous donne mes nouvelles. Que n'êtes-vous ici! Je passerais mon temps le plus heureux à vous parler des mille trésors d'idées et de faits que chaque jour je rencontre dans ce bon et noble pays. Ils veulent me rappeler à Paris. Qu'irai-je y faire et quelle vie peut-être plus pleine et plus satisfaite que de la nourrir ainsi dans la solitude du gain de

~~~~~

tout un peuple! Tout jeune que je suis et quoique j'aie des désirs comme un autre, cette abondance de pensée, ce mouvement de l'intelligence me saisit si fort qu'il me semble que j'ai trouvé le terme de mes vœux, sachant de reste que la terre donne peu de bien réel et n'ayant que la crainte de quitter l'Allemagne avant de la connaître. Je ne demande donc au Ciel que de me laisser encore où je suis, sauf le voyage en Grèce qui est plus incertain que tout le reste. Voilà, cher ami, l'état à la fois triste et doux où je me trouve. Quelquefois il me semble, à un certain mouvement de jeunesse que je pourrais peut-être être bon à quelque chose dans une réforme de l'instruction. Mais comme disent les saints Pères, c'est une pensée d'orgueil que j'aime mieux retenir, tant qu'elle ne mènera à rien.

Encore une fois, parlez-moi de vous, des vôtres, et longuement, Berger veut

donc commencer son journal (1) puisqu'il me demande un article? En serez-vous? Ce fragment de lettre de Lyon que j'ai lu dans le *Morgenblatt* est-il de vous? je l'approuve fort. Adieu, vous savez si je vous prie de disposer de moi. Je vous embrasse du fond de l'âme.

Votre QUINET

J'ai encore à vous le 4<sup>e</sup> volume de l'Emile et le Fragment d'Oken.

Heidelberg, 3 décembre 1828.

Mon cher ami,

Winter n'est point malade, il est à Cassel et vos lettres qui avaient été retenues ici lui ont enfin été envoyées. Combien je vous remercie de votre bon souvenir! Depuis votre départ, je vis tout à fait solitaire. Je suis tellement plongé

---

(1) La "Nouvelle Revue Germanique".

dans mes études que je sors à peine, mes travaux avancent assez rapidement. Me voici peu à peu engagé dans une histoire des traditions épiques dont nous ne savons presque rien en France. Je vous avoue que l'Allemagne m'est toujours aussi nouvelle, je pourrais dire aussi inépuisable que le premier jour. Cousin m'écrit que je serai de l'expédition de la Morée. D'une autre part, je vois les nominations remises aux Académies, qui sûrement ne penseront pas à moi. J'écris pourtant au ministre, et peut-être vous reverrai-je par cette occasion plus tôt que je n'espérais. Du reste, je prends surtout cela mon parti; quoi qu'il arrive, je ferai de mon mieux pour être utile à la revue de Berger, si tant est qu'elle paraisse. Mais, m'étant engagé dans les origines, les migrations et l'époque épique, le sujet s'est trouvé tellement abondant, que je ne sais plus m'arrêter. Dites, mon cher ami, la vérité à nos

compatriotes. J'attends beaucoup de vos franches et vertes admonitions, et n'écrivez rien sans que je le sache dans ma retraite.

On m'écrit de Paris que je finirai par être nommé professeur; mais tout cela est bien incertain, et le meilleur est de chercher, comme je fais, sa société et sa joie dans l'étude. J'ai vu il y a quelques jours un jeune docteur que Jahn vous adressait. Il a été bien triste de ne trouver que moi et retourne à Munich. L'école de Berlin continue des'agiter et de se recruter. *Grimm* vient de publier un ouvrage qu'on dit d'une grande importance historique, sur *les Antiquités du Droit Allemand*. — Est-il vrai que la géographie de Ritter se traduit à Strasbourg, ou l'ont-ils abandonnée? Je ne désire depuis longtemps de la France que l'*Histoire des Gaulois* de Thierry. Je ne sais s'il aura approfondi la question des religions druidiques.

Tout continue d'être paisible dans

notre vallée, comme vous l'avez vue. La sérénité de M. Creuzer est pour moi un véritable bienfait. On dit qu'Allmann a une vocation pour Halle; ceux qui vous ont connu se rappellent à vous et vous traitent de compatriote. Pour moi, je n'ai plus remis les pieds dans cette maison du bord du Neckar, où j'allais si souvent. Voici enfin de longs mois que je n'ai monté dans notre pauvre *philosophenweg*. Je pense que si l'affaire de la Grèce me ramenait à Lyon, je commencerais par aller chercher des nouvelles de la mère de votre femme à Darsmtadt.

Adieu, mon cher ami, pensez quelquefois à moi. Comment va Lebrecht? Présentez mes respects à votre femme qui, j'espère, s'accoutume mieux que nous à la France, et recevez mes amitiés les plus vives et les plus sincères.

Votre QUINET.

Brun ne m'écrit plus; je ne sais de quoi il aura été mécontent; dites-lui tout

ce que je voudrais lui dire. Je me réjouis de recevoir de vos nouvelles.

Heidelberg, mardi, décembre 1828.

Je viens, à mon grand étonnement, mon cher ami, de recevoir la nouvelle assurée que M. Vietty et moi nous avons été nommés tous deux, par l'Académie, pour la mission en Morée. Le jour seul du départ est encore incertain. Veuillez demander à M. Vietty, qui est sur les lieux, si la commission emporte avec elle quelques livres communs, du fond du ministre. Je voudrais bien aussi que nous puissions faire tous deux le voyage par terre jusqu'à l'extrémité du golfe Adriatique. Donnez-moi vos commissions, car je puis partir d'un jour à l'autre. Voici les noms des membres tels que je les copie dans la lettre semi officielle de M. Hase. Archi-

fecture et peinture : Ravoisier, Poiret, Vietty ; archéologie pratique : Dubois, dessinateur, le fils d'Amaury Duval ; numismate : Cadalvere ; histoire philologie : Quinet ; naturaliste : Bory de Saint-Vincent, Pector, Virlet, Biberon, Despreaux (1).

Adieu, mon cher et excellent ami, vous voyez que je pense constamment à vous ; nous nous reverrons bientôt. Donnez ma nouvelle à votre femme, que je salue de tout mon cœur, et à ce sujet faites danser Lebrecht sur vos genoux. Adieu.

Votre

E. QUINET.

Veillez prévenir mon ami Brun, s. vous pouvez. Que ne venez-vous avec nous !

---

(1) *Les architectes et les naturalistes furent les seuls qui travaillèrent vraiment. Blouet, dont Quinet ne parle pas, et Virlet, furent ceux qui recueillirent presque toutes les inscriptions.*

Toulon, lundi 9 février 1829.

Adieu, mon bien cher Lortet. C'est demain mardi que nous mettons à la voile. Nous allons déjeuner à bord. Nous passons par le détroit de Messine. Nous voici au complet, réunis au nombre de dix-huit.

J'ai acheté de Winter pour quatre-vingt-sept florins de livres que je devais vous payer. Mais mes dépenses de Paris m'ayant fort arriéré, je vous prie de souffrir que, par mes parents ou par moi, vous soyez payé au plus tard à mon retour.

Savez-vous que vos lettres, pour nous parvenir, doivent être affranchies jusqu'à Toulon ? Ecrivez-nous souvent. Nous sommes bien portants, pleins d'union et d'ardeur, moi surtout très joyeux d'avoir trouvé Vietty. Mes tendres adieux à Brun, mes respects à votre femme. Un adieu du bord de la mer, envoyé à Leberecht, me portera bonheur.

Et vous, mon cher ami, je vous attends avec vos lettres à Navarin. C'est du monastère du Mont-Ithome que je vous répondrai. Vous savez que notre frégate est la « Cybèle », de 45 canons.

Je vous embrasse mille fois.

Votre

EDG. QUINET.

M. Degirando m'a écrit une lettre à laquelle je tiens beaucoup et qu'il a envoyée à sa mère à Lyon. Veuillez la faire demander et me l'envoyer en Morée. Vous trouverez facilement moyen d'avoir l'adresse de M<sup>me</sup> Degirando par M. Bredin.

Le domestique et les paquets sont arrivés.

---

27 février, à bord de la *Cybèle*,  
par le détroit de Messine.

Nous voici, mon cher ami, en face de Messine. Un coup de canon de notre

bord vient d'avertir un pilote de Sicile. Notre navigation a été douce, mais lente. Nous avons aperçu la campagne de Rome, de Naples, Capri, Ischia, le volcan de Stromboli, et enfin le détroit où nous sommes. Nous n'avons eu que deux jours de mal de mer. Du reste, tout commence sous d'heureux auspices. Vietty et moi, nous sommes d'anciens amis, qui n'avons rien de caché. Nous parlons de vous et nous vous regrettons.

Adieu, je monte sur le pont, pour voir Charybde et Scylla qui, d'ailleurs, ont cessé leurs aboiements. Arrivés à Messine, nous nous dirigeons, Vietty, un peintre et moi, sur Sparte, d'où je vous écrirai.

Adieu, mon très cher ami, pour toujours.

Votre

EDG. QUINET.

Mille choses à votre femme et à tous nos amis de France et d'Allemagne.

---

Dans le port de Navarin, à bord de la *Cybèle*,  
jeudi 5 mars 1829.

Après une traversée de vingt-trois jours, nous voici dans le port de Navarin, tous en bonne santé. Hier, je suis descendu à terre. Les Grecs en haillons sont encore beaux comme les statues d'Olympie. La misère est grande, mais moins que je ne croyais. On trouve ici de tout avec de l'argent. Il n'y a presque plus de malades le spectacle de l'activité française sur cette côte vous étonnerait. Je vais à Modon ; de là, je reviens pour marcher en une journée sur le monastère du Mont Vourcano.

Salut à tous mes amis.

Votre

EDG. QUINET.

Vietty, que j'aime de tout mon cœur, est fort bien.

Les malades sont fort diminués et presque comme dans une garnison ordinaire.

---

*Modon*, 12 mars 1829.

Je suis au moment de partir pour Messène, mon très cher Lortet. J'y suis accompagné par deux commandants d'artillerie et par un membre de notre Commission. Vietty promet de venir nous rejoindre. Notre voyage commence sous les plus heureux auspices. Dites dans vos journaux que la sécurité des voyages est pleine et entière, que les autorités grecques nous secondent de tout leur pouvoir, que nous tenons d'elles des invitations pressantes, adressées officiellement aux démogérontes pour nous recevoir et nous loger au besoin chez eux. Cherchez avec moi à détruire une foule de préjugés contre l'inhospitalité de ce peuple. Nos soldats qui vivent très unis avec lui sont plus justes que nos philosophes.

Les Grecs nous aiment. On disait qu'ils

---

(1) *Le Commandant du génie Vivier et le Commandant d'artillerie Hennocque.*

nous haïssaient. Un commencement d'ordre s'établit. Quelques-uns se mettent à labourer. Il est admirable qu'avec cette population aux abois on compte à peine un meurtre depuis deux ou trois ans dans le pays. J'ai déjà rencontré des hommes qui n'ont jamais quitté la Grèce et dont le dévouement, la pureté antique feraient votre étonnement. Je suis heureux de voir que ce peuple, ou trop exalté, ou trop abaissé, mérite au fond tout ce que la France a fait pour lui.

Adieu, je vous aime et vous embrasse.

EDG. QUINET.

Nous nous portons tous bien et l'on compte aujourd'hui moins de malades que dans une garnison ordinaire.

Veillez surtout signaler l'hospitalité que nous avons reçue du Préfet de la Haute-Messénie, M. Mavros.

~~~~~  
Mavromati, 16 mars 1829.

Je vous écris, mon cher Lortet, de

l'emplacement de Messène où je suis arrivé, seul des nôtres, dans la compagnie de deux commandants d'artillerie. On voit encore les murs d'Epaminondas blanchir à travers les oliviers, et de superbes débris d'un temple et d'un théâtre sont entassés dans des champs de blé. La campagne est d'une solitude douce et champêtre. Ma maison est une chaumière couverte en roseau, mais où j'ai trouvé d'excellents hôtes. Je me porte bien, j'attends Vietty, mais qui ne veut pas se décider à se séparer de la bande. Adieu.

EDG. QUINET.

Je suis ici pour plusieurs jours.

Egine, 24 août 1829.

Mon cher Lortet, je l'ai vue, j'ai vu Athènes!

C'est le 21 août que j'ai pénétré dans le irée avec ma barque grecque, de là je

me suis acheminé dans la ville. J'ai la satisfaction de vous apprendre que les antiquités n'ont presque pas souffert, il m'a été pourtant impossible de m'introduire dans la citadelle. Je suis resté deux jours à reconnaître l'état des choses, qui est vraiment meilleur qu'on ne pouvait jamais l'espérer. Au bout de ce temps, force a été de venir se réfugier pour la nuit dans un îlot près de Salamine, puis ici, où je suis en sûreté autant qu'auprès de vous. Ma santé est parfaite. Je vous aime et vous embrasse.

Votre

EDG. QUINET.

Charolles, 9 octobre 1829.

Mon cher ami, voici mon histoire. Vous savez qu'aussitôt après mon arrivée à Navarin, je me suis mis seul en chemin pour échapper aux vexations et aux retards des chefs. J'ai recueilli des notes

sur la Messénie, l'Arcadie, la Laconie, l'Argolide, la Corinthie, dans Egines, Athènes et l'Archipel. Tout allait bien, lorsque j'ai été pris d'une fièvre inflammatoire (1). Un consul m'a embarqué sur un brick pour Malte où je voulais aller me rétablir. J'ai touché à Malte et n'ai pas pu obtenir des Anglais d'y être admis, parceque le bâtiment sur lequel j'étais venu, ayant une autre destination, était resté au large par un gros temps et que les officiers de la santé ne l'avaient pas visité. J'étais arrivé à la tombée de la nuit sur mon petit canot. Quoique j'ai dit, et malgré le triste état où j'étais, il a fallu aller retrouver mon bâtiment en pleine mer et continuer avec lui jusqu'à Marseille où je suis entré presque sans connaissance. Dès que ma santé a été un peu remise, j'ai écrit aux gens de l'Institut de me renvoyer pour remplacer trois

(1) Voir *Correspondance de Quinet avec sa Mère, lettres CLXX à CLXXII.*

de mes compagnons qui ont été obligés de revenir en France pour des causes à peu près semblables ; mais je demandais de retourner, soustrait à toute dépendance, et partout où les limites de la Grèce s'étendent. On m'a répondu d'attendre, de bien me remettre et de rédiger mon rapport. C'est ce je fais. J'écris pour l'Institut un rapport officiel (1) où je transcris mes inscriptions et mes notes statistiques. A côté de cela, j'écris mon propre journal de manière à pouvoir être lu de tout le monde et dont la rédaction m'appartiendra. J'en ai pour un bon volume ; à mon retour prochain à Lyon, j'en emporterai une partie pour que nous le relisions ensemble.

Mes conclusions sont que la Grèce offre une tendance singulière à une civilisation rapide et que je vous remercie encore une fois de m'avoir poussé de ce côté-là.

(1) *Ce rapport n'a jamais été fait.*

Du reste, dans l'isolement où je vis ici, je n'ai rien su de ce que les journaux ont dit de mon retour. Il est immanquable qu'il y ait des inexactitudes. J'ai été charmé de Vietty et désolé de voyager sans lui.

Je vais partir la semaine prochaine pour Trévoux, où je serai chez ma tante Mme Destailade. Quelle joie vous me feriez d'y venir un jour ! Mais je vous écrirai avant. Vous comptez bien qu'une de mes premières affaires sera d'aller vous trouver à Lyon ; nous parlerons de Fichte. Que devient la *Revue Germanique* dont j'ai reçu un numéro en Grèce ? Et mes amis de Strasbourg, en savez-vous quelque chose ? Mon cher Lortet, ne nous retrouverons-nous jamais ensemble sur le pont du *Neckar* ? Je ne sais pourquoi ce temps et ce pays me deviennent toujours plus précieux. Je suis décidé à y faire un voyage cet hiver, aussitôt que j'aurai terminé mes deux rédactions.

Il y a de quoi se désespérer de ma négligence avec l'excellent Blot, qui est cause que je ne lui ai pas encore répondu; j'ai toujours cru partir et le revoir incessamment. Vous ne me dites rien de Madame votre mère, de votre femme et de votre enfant. J'espère que tous sont bien portants. Je ne sais si vous avez reçu les lettres que je vous écrivais de Grèce. Vous y aurez vu qu'au milieu de tant d'objets nouveaux, ma pensée se reportait souvent vers vous.

Adieu, au revoir.

Votre

E. QUINET.

Comment se porte Brun, si vous l'avez vu ?

Paris, 7 février 1830.

Rue St-Thomas du Louvre, hôtel de Genève.

M. de Corcelle sort d'ici, mon très cher ami, et je suis enchanté de sa connais-

sance. Je vois qu'ils font à notre excellent Vietty les mêmes misères qu'à moi. Bien m'en a pris de ne pouvoir débarquer à Malte. L'Institut, à qui je fais des lectures de mémoire et le ministre même sont pourtant tous pour nous ; on me doit, comme à Vietty, et j'ai l'assurance officielle d'être payé. J'en profiterai pour vous rembourser ce que je vous dois. Savez-vous bien qu'il est question de me renvoyer avec M. Michaud, des Croisades, dans le Levant, par Constantinople, l'Asie Mineure et la Judée? La chose se décidera d'ici à un mois. Je vous en préviendrai. Mais cette fois je ne voudrais plus de chef. Celui de ma section n'a rien fait ; je n'ai reçu de l'Institut que de bonnes et satisfaisantes paroles. Tout le monde m'a rendu justice. Ma section n'a pas écrit un mot. Je donnerai mes inscriptions, et je publierai, j'espère bientôt, un volume d'observations qui me sont propres et m'appartiennent, c'est chose convenue.

Je vais faire pour Vietty tout ce que je pourrai au ministère, pour qui j'ai des lettres. Dites-lui, s'il en a besoin, de compter sur moi en tout et pour tout. Vous savez ce que je pense de lui.

Combien je suis affligé, mon cher ami, de vous savoir malade ! Le mouvement du corps et de l'esprit vous sauverait. Si je ne vais pas à Jérusalem, je pars dans deux mois, mon livre fini, pour Heidelberg. Venez-y ! D'ailleurs, j'ai une grande proposition à vous faire de la part de *M. Cousin*, à qui j'ai beaucoup parlé de vous, comme vous pensez bien. Seriez-vous homme à traduire une partie d'un traité de *Kant* sur la *Géographie physique* ? Il s'agit de publier quelques-unes de ses bases philosophiques, et je ne connais que vous qui puissiez faire ceci, en connaissance de cause. Cousin, je crois, vous donnerait pour cela la moitié de son âme. Voyez si dans vos temps de loisirs, et à la longue, vous y consentiriez.

Ne parlez pas de l'affaire du Levant avant qu'elle ne soit décidée.

Mon livre sur la Grèce ne sera qu'un tableau, et bien rapide. Vietty fera la statue de marbre, c'est son métier. Après cette relation, je m'aventure de nouveau dans mes travaux commencés en Allemagne. En voilà jusqu'à l'été. Le *Globe* me presse d'écrire pour lui. Je ne m'en soucie guère. On me promet une chaire sous un autre ministère. Nous verrons. Mes nouvelles connaissances sont surtout Sainte-Beuve, Lerminier, le baron d'Ekstein, Vitet, etc... Ah! mon cher ami, comme notre *vieille* amitié des bords du Neckar est mal remplacée par cette vaine agitation! Est-il possible que nous ne nous retrouvions jamais à demeure dans le même coin? Parlez-moi de vous et des vôtres. Vous savez si partout vous avez en moi un ami qui vous regrette, et qui sait que vous valez mieux que le pays qui vous entoure. *Ceci entre*

nous. Mes tendres amitiés à Blot, à qui j'ai une foule de choses à dire au premier jour. — Ce n'est absolument que pour vous qu'il faut garder la nouvelle du *Voyage des Croisades*. Je vous prie de n'en parler à *qui que ce soit*. Leben sie recht !

Ed. QUINET.

16 février 1830.

Mon cher ami,

Votre lettre me fait le plus grand plaisir, et vous allez combler de joie Cousin avec qui j'ai beaucoup parlé de vous hier soir. Nous pensons absolument comme vous sur ce qu'il y a de suranné dans la Géographie physique de Kant (1). Voici donc ce que nous avons imaginé, sauf à vous à le redresser. Traduire en

(1) *Il s'agit d'un Précis de Géographie physique en 7 volumes (non en 6 comme dit Quinet) publié à Hambourg par J.-J.-W. Vollmar, d'après des notes recueillies dans les cours de Kant.*

entier un petit traité *Metaphysiche anfangsgrunde der naturlichen wissenschaften*, au plus de 100 pages, excellent et où se trouve le germe de la philosophie de la nature de Schelling. Y joindre ce qu'il vous plaira d'extraire de toute la géographie physique, en 6 volumes (c'est la seule bonne édition). Et faire de tout cela un volume, aussi achevé que possible, dont vos notes, dont l'idée est parfaite, seraient le complément (*). Vous avez non seulement le champ mais le temps libre. Vous choisirez naturellement ce qui marque le mieux l'influence du génie de Kant sur l'histoire de la science. Quand vous serez décidé, et il me semble que vous l'êtes, écrivez à Cousin qui vous en saura un gré infini. C'est une entreprise de vraie philosophie et à laquelle vous êtes bien digne de faire entrer votre nom, rien ne vous convient mieux, surtout à cause de ces notes et de la direction actuelle de vos travaux. Votre

livre paraîtra avec un ensemble de publications analogues qui lui donneront sa vraie place. Pour moi, je suis enchanté que votre santé et votre volonté s'accordent; et il me semble que cet ouvrage sera un excellent centre à vos leçons de Zurich. Je vais tâcher de vous envoyer l'*Anfang*, si Cousin l'a. Je m'occuperai aussi sans tarder de la traduction italienne; il faudra absolument avoir la géographie physique, ainsi donc, *vorwärts*. Si vous pouviez paraître dans un an!

Les Croisades languissent; si jamais elles se font, j'aurai revu l'Allemagne auparavant. Comptez que Vietty serait prévenu. Je suis tout entier à finir mon voyage. Vos conseils à propos du *Globe* me vont à merveille, j'en ferai bien mon profit. Ce m'est une désolation, que vous ne veniez pas à Heidelberg.

Je vous écris à la hâte, mais sans tarder d'une heure. Si vous avez le

temps, écrivez-moi de longues lettres. Vous savez tout ce que j'ai à dire à votre femme et à votre enfant. Je vous regrette et vous embrasse. Gardez-moi le secret de mes Croisades.

QUINET.

(*) Si vous préféreriez, un traité de morale! Mais ce ne serait pas employer toutes vos ressources.

Connaissez-vous le petit écrit de mon ami le Dr Edwards sur *le type physiologique des races humaines dans leur rapport avec l'histoire*. Il me le donnera, je vous l'enverrai. *Sunt bona*.

8, rue Saint-Germain-des-Prés, Paris.
3 mars 1830.

Mon cher ami, tous ces jours-ci j'ai voulu vous écrire.

M. Dugas Montbel poursuit pour moi au ministère le remboursement d'une

créance que les bureaux ne peuvent pas s'empêcher de reconnaître.

Je croyais chaque jour recevoir mon argent et vous envoyer là-dessus ce qui vous revient. Mais l'affaire traîne, et peut-être elle manquera. Dans ce cas, je partirai incessamment pour mon pays, et de là, j'irai à Lyon vous payer moi-même ma dette. Au plus tard j'y serai vers le mois de mai. Il peut se faire encore que d'ici quelques jours les misérables se décident à me rembourser ce qu'ils me doivent. Alors, je ne prendrai pas une heure pour vous l'écrire. Croyez-bien mon cher ami, que je suis désolé de tout ceci et que je me maudis de l'embaras où je vous ai peut-être mis.

Je vois souvent F. de Corcelle, avec qui je parle beaucoup de vous. C'est par lui que j'ai de vos nouvelles. Tout a l'air mort ici. Mais cette cendre couvre bien des charbons et il faudra tôt ou tard que l'incendie éclate. Je suis bien dérangé

pour travailler comme j'en aurais envie, et j'ai grande hâte de m'en aller à la campagne. Je m'amuse à écrire sous forme d'imagination mes souvenirs de voyage en Angleterre, en Allemagne, en Italie. C'est l'occasion de dire tout ce qui m'a jamais passé par la tête. Je me réjouis fort de vous voir, ce qui ne peut pas tarder plus d'un ou deux mois, Adieu. Gardez-moi toujours votre amitié. C'est une des choses du monde qui me sont le plus nécessaires.

Votre

Ed. QUINET.

10 mai 1831. Paris, rue de Verneuil, 21

Mon cher ami, sans préambule voici la proposition que j'ai à vous faire. Les travaux que nous avons commencés à Heidelberg, et que les événements ont interrompus, peuvent maintenant se poursuivre. J'ai pensé à la traduction

de Fichte, ouvrage révolutionnaire s'il en fut par le principe, et qu'il est décidément important de faire connaître. J'en ai parlé à Pithois de la maison Levrault, et voici ce dont nous sommes convenus si vous y consentez. Nous publierons ensemble votre traduction *avec votre nom*, cela va sans dire. Je la ferai précéder d'une grande introduction sur la philosophie allemande et sur le caractère particulier de Fichte que j'ai depuis longtemps préparée. Par ce moyen notre publication sera aussi complète qu'il est en nous. Qu'en pensez-vous ? Si vous y consentez, envoyez-moi sur le champ votre traduction, par la diligence ou par une autre voie également sûre et rapide. Je la reverrai ici et je corrigerai les épreuves. Il serait important d'y ajouter les discours sur la guerre légitime, si vous les avez traduits ou de les traduire s'ils ne le sont point. — Ne mettez point de négligence à cette affaire.

Elle nous réunirait de nouveau et ne l'avez-vous pas souvent désiré comme moi. — Francisque de Corcelle vous a écrit de notre journal. Nous avons déjà ici près de la moitié de nos actions et l'affaire paraît décidément s'arranger. Lerminiez, un de nos collaborateurs, met une très grande importance à notre Fichte et soutiendrait vivement notre publication dans notre journal. Allons-donc ! Courage, docteur en toutes choses ! Dépêchez-nous la métaphysique pour laquelle vous avez failli maintes fois m'arracher les cheveux si j'ai bonne mémoire. Je vais faire une introduction que j'ai depuis des siècles dans la tête. Vous verrez quelle œuvre nous ferons à nous deux. Mais peut-être êtes-vous *dégénéré* au point de ne plus estimer que la charge en douze temps dans votre compagnie. Ah ! serait-ce ainsi que vous seriez monté autrefois pour tomber aujourd'hui dans le Non-être, le Non-mio,

et l'absolue négation. Non, la chose est impossible. — Sérieusement pensez-y, faites le paquet et envoyez-moi la chose par le plus prompt messenger. — Ne me parlez pas de Cousin. C'est un lâche et un infâme à qui nous allons faire une *guerre légitime* dans notre *journal*. Voyez donc aussi pour *nos actions*. Je pense que Francisque vous a tout expliqué.

Adieu, aimez-moi et pensez à moi quand vous pouvez. Je ne vous dirai pas combien je vous regrette. — Que pensez-vous de cette entreprise d'un journal d'idée et de principe? Métaphysicien, cela doit vous faire plaisir. Répondez-moi sans tarder.

Votre EDG. QUINET

Mille amitiés, à votre femme et à votre Mère. Comment vont vos enfants? Je vous recommande en toute occasion Paul Blot un excellent homme et un de mes meilleurs amis.

~~~~~

Bade, 8 juin 1835

Je me repends, mon cher ami, de ne vous avoir pas dit sur le champ toute la part que j'ai prise à la perte cruelle que vous avez faite. Croyez que personne ne se représente plus vivement que moi le vide que votre mère laisse dans votre maison. Ce sont là de ces pertes irréparables; et s'il fallait en supporter beaucoup de ce genre il vaudrait mieux ne pas naître.

Quand nous reverrons-nous? C'est une chose bien absurde, lorsqu'on est fait pour s'entendre, que de passer ainsi la vie, séparés comme dans deux planètes. Ces montagnes-ci me plaisent encore comme au premier jour. Mais l'esprit de l'Allemagne actuelle est terriblement baissé. Ils sont ici une trentaine d'écrivains, occupés à remuer dans les journaux toutes les petites passions de cette pauvre Teutonie; les haines nationales, les jalousies, les rivalités; pour attaquer

la France, ils commencent par prendre ses vices ! C'est cette misérable tendance qu'il faudrait combattre. Je m'attirerai bien des haines, mais je le ferai certainement.

Vous voyez ce que devient la France ! Quelle plate et laide servitude ! Et dans nos amis, avouez-le, la fibre égoïste n'est pas légère. Au reste, c'est l'histoire de l'Europe. Toutes ces prétendues nationalités sont mortes. Le courage et le cœur ont succombé à cette grande lutte de ces quarante dernières années. Nous sommes au lendemain du champ de bataille. Il n'y a que des corps morts étendus sur la terre. On appelle cela des peuples, en attendant. Mais un jour viendra la résurrection générale ; et il sortira de cet odieux tombeau une société nouvelle. Mais pour nous, notre vie se consume, et le dernier effort de notre héroïsme doit être, à ce qu'il paraît, de conserver et de propager l'espérance. Quant à moi, quoi-

que ces questions d'aujourd'hui n'en valent guère la peine, je n'ai jamais été plus disposé à me livrer corps et biens pour la Cause des idées, dès que l'occasion m'en sera présentée. — Pourtant, je suis parfaitement heureux ; mais j'éprouve ce dont je m'étais toujours douté, que le bonheur vrai fortifie au lieu d'affaiblir ; et c'est lorsque la vie est la plus belle que l'on est le plus disposé à la sacrifier.

Vous ai-je dit que je viens d'achever un ouvrage qui m'a coûté beaucoup de temps et de travail ? Cet ouvrage m'attirera force injures et déplaisirs. Mon parti est pris là-dessus. Je le corrige et le recorrige quand même ; sans cela je serais déjà parti.

Votre article de Ritter m'a intéressé au plus haut degré. Je désire infiniment que vous en prépariez d'autres ; voilà la vraie et grande géographie ! Ah ! que je voudrais causer avec vous là-dessus, en rôdant sur ces sommets de montagne que

je vois de ma fenêtre. Car je demeure maintenant au village de *Lichtenthal*.

Adieu, mon cher et très cher ami. Mille respects et souvenirs à votre femme. Et vous, répondez-moi une ligne, et dites-moi que notre amitié ne finira pas.

Votre

EDG. QUINET

Adressez toujours à Bade.

Ma femme veut que je vous exprime en son nom particulier ses sentiments d'amitié pour vous et pour sa compatriote. Voilà qui est bien entendu !

Bade, 16 février 1836,  
Maison Schuler.

Mon cher ami, je suis désolé de ces retards. En partant de Bonn, j'avais recommandé que la première chose que l'on fit fût de vous payer. Je vois que cette recommandation a été négligée. Voici un mandat de 91 francs que je vous envoie

dans cette lettre, et qui est payable à vue sur le Trésor. Vous vous trompez assurément mon cher ami, en faisant monter à 191 francs, je crois, la somme que je devais à Winter. Je crois me souvenir parfaitement qu'elle ne s'élevait pas à 100 francs et en effet je n'ai pris chez lui que 8 volumes et quatre ou cinq petites cartes lithographiées avec deux portraits et quatre estampes de Heidelberg, aussi lithographiées. Il est impossible que tout cela pût s'élever à 191 francs; on peut facilement retrouver le compte; j'ai toujours eu dans la tête le chiffre de 81 francs ou de 91 francs. Mais je jure-rais que cela n'allait pas à 100 francs. Recherchez le compte de Winter et vous verrez que je ne me trompe pas; cependant, s'il en était autrement, vous me le diriez.

Excusez-moi, mon cher ami, sur cet abominable retard. Croyez que j'en suis plus affligé que vous.

Vous me demandez ce que je fais. Vous saurez d'abord que je suis marié, comme vous, à une Allemande, de la famille Mori de Grunstadt, que vous connaissez, je crois. Je suis venu passer l'hiver à Bade, où je finis un ouvrage assez long que je publierai à Paris ce printemps. Quand nous retrouverons-nous, comme nous étions à Heidelberg! Que je vous regrette ici! Quelles belles promenades nous ferions, et quelles bonnes leçons de géologie vous me donneriez? N'y a-t-il donc plus moyen de se retrouver?

Adieu; croyez que personne ne vous est plus attaché que moi.

Votre

Ed. QUINET.

Bade, 31 mars 1836.

Vous aviez bien raison, mon cher ami. Le chiffre de 91 m'était toujours resté dans l'esprit et j'avais oublié qu'il s'agissait de florins.

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Comment pouvez-vous poursuivre tranquillement votre géographie au milieu de cette lamentable ville de Lyon ! Cela me paraît bien difficile. Savez-vous que rien n'est plus pitoyable que la France vue à une certaine distance du petit murmure des partis ? Ce qu'il y a de plus désolant c'est la corruption qui ressort de tout cela. A-t-elle réellement pénétré partout ? J'ai toujours pensé qu'une des choses qui avait contribué plus que tout autre à ce délabrement a été l'invasion, et ces fourches caudines de quinze ans de la Restauration. Ce pauvre peuple ne peut plus s'habituer à relever la tête ; le bœuf a été trop longtemps sous le joug. Il y a des questions énormes dans celle de l'invasion et l'on n'a pas osé encore en approcher. Je vais pourtant le tenter sommairement.

L'ouvrage dont je m'occupe avance beaucoup ; et je n'ai jamais été placé

dans une si douce position pour travailler. Je vois avec peine ma tâche arriver à sa fin. Après cela viennent les ennuis impitoyables de la publication, et Dieu merci, la critique s'est tellement ravalée que son éloge ne peut plus, en aucune manière, être une récompense ni son blâme une condamnation. On n'est donc soutenu par aucune espérance, dans ce triste colloque avec le public. Et pourtant, il faut marcher.

Adieu, mon cher ami. Voilà ma femme qui veut remercier la vôtre de sa bonne amitié(1) et assurément si elle ne l'a pas fait plus tôt la faute en est à ma paresse. Quand nous reverrons-nous? C'est toujours par où je finis.

Votre

ED. QUINET.

---

(1) *Le verso de la page contient une lettre en allemand, sans intérêt, de M<sup>m</sup>e Quinet à M<sup>me</sup> Lortet.*

Dans quelques jours nous irons, j'espère, à Strasbourg, pour une semaine au plus. Je compte bien trouver là votre morceau de Ritter. Envoyez-en donc souvent; il y a longtemps que vous n'écrivez plus.

Heidelberg, 4 mai 1836.

Mon cher ami,

J'écris chez moi pour que l'on vous envoie vos 100 fr., car mon voyage de Paris, selon l'ordinaire, m'a ruiné. Je vends dans mon pays une propriété que j'ai là en commun avec ma sœur. Il y a longtemps que vous auriez été payé si cette vente, sur laquelle je comptais, eût eu lieu. Elle me mettra à mon aise quand elle sera faite. Mais, en attendant, vous devez juger que ce misérable métier de plume ne m'enrichit pas puisque

je suis encore en arrière avec vous. Excusez-moi si vous le pouvez. Je ne puis assez vous dire combien cet abominable et ridicule retard me désole.

M. Léonhard, que j'ai vu ces jours-ci, me dit que vous vous disposez à venir habiter à Heidelberg. Quelle bonne nouvelle, si elle est vraie ! Ne manquez pas de me la confirmer, si elle est vraie, vous me trouverez certainement encore. Etes-vous dégoûté de la France ? Ce pays-ci a pour lui le repos, l'étude, l'absence de bruit politique. Car, pour des passions, il a bien aussi les siennes, qui ne valent guère mieux que les nôtres, mais elles ne font pas tant de bruit et c'est un avantage suffisant.

Il me semble que c'est une excellente idée de votre part que cette traduction avec des notes. Qu'il me tarde que vous soyez ici pour causer un peu plus longuement avec vous !

Adieu, mon cher ami. Croyez que

personne ne vous est plus attaché que moi, et ne désire plus impatiemment vous revoir.

Votre

EDG. QUINET.

(Sans date) (1)

Mon cher ami,

Ce billet vous sera remis par M. Charles Didier dont vous connaissez le nom et que je n'ai pas besoin de vous recommander. Il est au moment de publier un journal quotidien auquel je m'intéresse beaucoup; si vous pouvez l'aider d'une manière quelconque dans ce projet libéral, vous m'obligeriez personnellement. Dans tous les cas, c'est un ami que je présente à un ami.

Si je n'ai pas répondu sur-le-champ à

---

(1) Cette lettre, qui fait allusion à la levée des boucliers des Jésuites contre les cours du Collège de France ne peut être postérieure à 1843 et pourrait être de 1842.

votre lettre, il faut vous en prendre à mon cours qui ne me laisse rien faire de ce que je désire. De tout ce que les journaux d'Outre-Rhin ont pu lancer contre moi, une seule chose m'a étonné, et m'a semblé de mauvaise guerre. On a cherché à nous brouiller, Cela n'est pas bien, et encore à l'heure qu'il est, je ne comprends rien à cette tactique. Au reste, on a voulu aussi me brouiller avec les parents de ma femme.

Je vous remercie de votre article sur le *Rhône* et des extraits de la *Revue du Lyonnais*. J'ai lu tout ce que j'ai trouvé de vous avec beaucoup de plaisir et de profit. Avez-vous reçu mon discours d'ouverture?

Que dites-vous de cette invasion des *jésuites*? Que va devenir cette nouvelle plaie d'Égypte? Si la guerre s'engage, si ceux qui sont provoqués se réveillent, ce sera une bonne occasion d'en finir. Je pense que nous en avons pour cinq ans

d'hypocrisie croissante. Après quoi, on verra si la France s'en va irrévocablement sur la pente de l'Italie et de l'Espagne. C'est alors que les Teutons auront beau jeu. Mais les choses pourraient bien tourner tout différemment, et c'est là ce que j'espère. Dans ce combat, le nouveau journal de M. Didier pourra être une bonne redoute.

M. Boullier vient de me remettre votre traduction de Kant que je n'avais pas reçue (1). Je n'ai pas pu encore la lire. Je vous remercie et de la chose et du souvenir. Adieu. Ma femme compte sur votre amitié. Vous savez que son père est mort cet hiver. Vous l'avez connu, et vous appréciez cette perte. — Embrassez pour moi vos enfants et croyez-moi pour toujours votre ami.

E. QUINET.

---

(1) *La Religion dans les limites de la Raison*, traduction de P. Lortet, 1842.

Ce jeudi (Paris, 1845).

Mon cher ami, merci de vos journaux et de votre souvenir. Je ne sais si vous connaissez la conduite nouvelle du ministère à mon égard. On veut me destituer, voilà qui est certain. L'affaire a été discutée dans le Conseil des ministres ; on a essayé d'obtenir que l'assemblée des professeurs du Collège de France fasse une déclaration collective contre moi. Ce premier moyen a manqué ; on y reviendra peut-être ; en attendant, on compte obtenir de la Chambre des Pairs un jugement de blâme contre nous à l'occasion de la pétition des *Marseillais* qui demandent la suppression de nos cours. Dans ces circonstances plus chaudes que jamais, je désire fort que vous disiez, le plus tôt possible, dans le *Censeur*, quelque chose de mes leçons que je vous envoie ainsi qu'à Rittiez. Cela n'empêchera pas les coups de tête ; mais cela aidera à montrer les choses sous le vrai

jour. On ne peut pas tolérer que nous relevions *le sens moral*. C'est là une œuvre séditeuse ; et, en effet, ils ont raison.

Ne perdez pas de temps pour cette démonstration dans le *Censeur*, je vous en prie. Si vous ne pouvez la faire vous-même en ce moment, confiez-la à une personne sûre. Mais il est important que quelque chose soit dit et que le public soit éclairé.

Ma femme se rappelle à votre souvenir et embrasse vos enfants.

Votre ami,

E. QUINET.

Paris, 18 août 1847.

Vos deux lettres, mon cher ami, me sont parvenues en leur temps, et vous me pardonnerez de n'y avoir pas encore répondu. Quoique ma vie eut déjà été éprouvée, je ne savais réellement pas ce que c'est qu'un vrai malheur. Je le sais désormais ; vingt ans n'auraient pas fait sur

moi un plus grand changement que ces derniers mois. Ma femme était en Allemagne ; elle est revenue, il y a quelques semaines. J'aurais désiré aller vous voir ; mes soucis habituels du Collège de France m'ont ramené ici ; je fais effort pour travailler. J'imprime un volume sur la Renaissance et la décadence de l'Italie. Je voudrais montrer cette ruine comme un exemple à la France ; car nous sommes sur le chemin de la décadence, si nous continuons. Malheureusement pour moi, j'ai une grande peine à m'intéresser à ce que je fais, et à ce qui me concerne. J'ai reçu un coup de massue à la tête (1).

Gardez-moi votre vieille et solide amitié. Jamais je n'en eus plus besoin. Ma femme est très sensible à votre souvenir et à celui de votre fille. Je vous remercie de ce que vous me dites de vos enfants qui sont déjà à peu près des hom-

---

(1) Quinet fait allusion à la mort de sa mère, survenue en février 1847.

mes ; embrassez-les cependant pour moi.

Vous me parlez de M. de Corcelle ; je ne sais plus rien de lui.

Adieu, voilà près de vingt ans que nous sommes amis, vous et moi ! Je sais bien que cela ne changera jamais.

Votre

E. QUINET.

Michelet vous adresse ses amitiés.

Seineport (Seine-et-Marne), 7 novembre 1847.

Mon cher ami,

Veillez témoigner à la commission toute ma reconnaissance pour sa patriotique invitation. Malgré la distance, les affaires que j'ai dans ce mois-ci, sur les bras, et un volume que je publie sur la *politique de l'Italie*, je ne veux pas renoncer à cette fête. Marquez-moi le jour sans retard, et s'il est possible que j'arrive, je serai des vôtres. Dans tous les cas, j'en suis de cœur et d'âme.

Jamais il ne fut plus nécessaire de réveiller la France, s'il n'est pas trop tard. Ils travaillent à l'empoisonner sans relâche. Tenez pour certain que le gouvernement n'est pas une réaction, une contre-révolution, mais une trahison permanente. Avilir, dégrader la conscience publique, étouffer le pays dans la boue, voilà l'esprit du Règne. Et il faut avouer que la France marche à l'opprobre avec une rare patience. Voir ainsi le meurtre de son pays, et n'avoir à y opposer que des paroles, cela est triste. Nous demandons la Réforme; elle est indispensable; mais on n'obtiendra rien; et peut-être, en effet, n'y a-t-il plus de remède que dans l'excès du mal. Ce gouvernement en s'enveloppant du drapeau tricolore fait encore illusion à beaucoup de gens; il est, au fond, plus ennemi de la France, que ne l'était le gouvernement de la branche aînée. Je ne sais pas comment on peut améliorer le mensonge, le vice, la trahi-

son ; et il lui est désormais impossible d'être autre chose que cela. La famille des Bourbons est un poignard que l'étranger en 1814 a laissé dans le cœur de la France ; changez le manche comme il vous plaira, dorez la lame si vous voulez, le poignard reste poignard.

J'espère que vous ne porterez pas le fameux toast d'introduction. N'est-il pas tant soit peu absurde de faire la guerre à un *Système*, et de commencer par porter la santé de ce *Système* ?

Depuis cinq mois j'habite la campagne, *Seineport*, un village près de Melun. J'ai résumé mes anciens cours au Collège de France sur l'Italie ; j'y ai ajouté beaucoup, et il en est résulté un ouvrage sur les Causes de la décadence de la Nationalité italienne. Hélas ! que de symptômes semblables sont déjà parmi nous ! Mais nous sommes encore maîtres de revivre si nous ne devenons pas complices de nos *Médecins*.

Ma femme a fait cet hiver un voyage dans sa famille; elle est revenue en mars. Nous nous sommes souvent entretenus de vous et de vos enfants dans notre solitude. Adieu, mon cher ami, croyez que je vous suis bien sincèrement attaché et pour toujours.

E. QUINET.

Seineport, 19 novembre 1847.

Messieurs (1),

Vous m'avez fait l'honneur de vous souvenir de moi. Comme témoignage de ma reconnaissance, je vous dois l'expression sincère de ma pensée. S'il m'eût été possible de me trouver à Lyon au jour fixé pour votre banquet patriotique, j'aurais désiré porter un toast : « Au réveil de la conscience publique! Au réveil de la France! » car c'est pendant son sommeil qu'elle est retombée en ser-

---

(1) Cette lettre, adressée au Dr Lortet, devait être lue par lui au banquet réformiste de Lyon, auquel Quinet avait été invité.

vitudo. Je n'admets point la distinction ordinaire par laquelle on se console de la ruine, en disant que le gouvernement est seul coupable, et que la nation n'est pour rien dans la chute. Je crois, au contraire, qu'une nation qui n'est pas en tutelle est responsable de son gouvernement envers toutes les autres.

Si nous n'eussions pas été si complaisants depuis tant d'années, je doute qu'il eût été si aisé de déshonorer et de livrer le drapeau. On n'eût pas osé nous rassasier d'opprobre, autant que nos pères ont été rassasiés de gloire. On n'eût pas osé tourner la révolution contre la révolution, donner la main à tous nos ennemis, vendre et livrer tous nos amis, nous dégrader au dedans et au dehors, mettre chez nous trente-quatre millions d'hommes hors du *pays légal*, c'est-à-dire bannir la nation de la nation, et mettre le peuple *hors la loi*, élever des ruines de la Bastille vingt Bastilles, faire de la

terre de France le foyer de la contre-révolution, recommencer la Sainte-Alliance en Portugal et donner aux Anglais cette nouvelle Irlande, envoyer, cachés dans le drapeau tricolore, les armes de Juillet aux Jésuites de Fribourg, et, pour tout couronner, élever dans Versailles une statue à la trahison dans la personne de Moreau, que la Providence a tué au moment où il s'efforçait de tuer la France...

Non ! non ! ces choses ne se seraient pas accomplies aisément, si nous ne nous étions endormis comme des hommes fatigués après le travail des trois jours de Juillet. Cela date de loin, et cela ne s'est pas consommé en un jour. L'audace, le cynisme ne se sont montrés que peu à peu et avec une habile progression. On a essayé ce que l'on pouvait entreprendre sur la conscience publique et plus elle a été tolérante, plus on s'est enhardi à amasser contre nous la haine et le mépris du monde.

Que les illusions tombent, il en est temps. Il est des hommes de bonne volonté qui nous disent : « Descendons encore de quelques degrés dans le faux, dans le mensonge, dans le vice, dans la honte. Ce dernier progrès dans le mal est nécessaire; nous nous réveillerons plus tard, en sursaut, quand nous aurons touché le vrai fond de l'abîme. » Et moi, je vous dis, avec la conviction de l'évidence : Vous l'avez touché, le fond de l'abîme. Comment voulez-vous descendre plus bas? Cela est impossible. Il n'y a rien au delà que la mort, et l'éternelle servitude dans l'éternel opprobre...

Au réveil de la France !

E. QUINET.

Paris, 5 mai 1848.

Rassurez-vous, mon cher ami, beaucoup de représentants ne sont pas encore arrivés. Il y a au moins 30 départements

dont on n'a pas reçu les procès-verbaux. Prenez donc votre temps, sans inquiétude. Vous feriez bien, je crois, d'aller de Dijon à Sens. Là vous trouverez le bateau à vapeur qui vous amènera en face de l'Hôtel de Ville. Surtout au nom du ciel, pas de *démission* ; personne ne comprendrait une décision pareille. Reposez-vous ; venez à petites journées ; il n'y a à cela aucun inconvénient. Je ne suis arrivé que d'avant-hier. Ma femme vous a déjà reconnu deux appartements à votre choix. Vous trouverez ici de bons amis, et tout ira bien.

Hier, l'Assemblée a fraternisé avec le peuple, en masse ; je vous ai regretté à ce moment.

Adieu et bon courage. Votre bien dévoué,

E. QUINET.

Mon élection n'est pas validée ; le département de l'Ain n'a pas encore envoyé les pièces...

5 mai 1848.

Mon cher ami, je me dis que vous feriez bien d'écrire sans tarder au président de l'Assemblée que vous êtes retenu par une maladie. Ce mot suffira et vous pourrez dormir parfaitement tranquille. Il est possible que le Ministre de l'Intérieur oublie de remettre votre lettre, envoyez-en donc une seconde au Président.

Tout à vous de cœur,

E. QUINET.

---

7 juin 1848.

Mon cher ami,

Vous l'avez voulu ; votre lettre de démission a été remise au Président, et hier, 6 juin, il en a été fait mention dans l'Assemblée. Ainsi, à mon extrême regret, tout est consommé. J'avais attendu quelques jours, espérant que vous vous ravi-

seriez. Vous savez que je vous avais gardé une place à côté de moi ; il m'en coûte beaucoup de renoncer à vous voir à notre banc. Au reste, ma vie depuis le 14 mai, a été ce que vous pouvez penser. Suffire à l'Assemblée et à la garde nationale est tout ce que j'ai pu faire. Il m'a fallu renoncer à toute correspondance ; pendant une semaine j'ai été écrasé de fatigues. Peut-être avez-vous bien jugé en ce qui concerne votre santé.

Adieu, soyez heureux et comptez toujours sur moi.

Votre dévoué

E. QUINET.

J'avais pensé un peu pour vous remplacer à un jeune Degirando, dont la famille est de Lyon. Mais, à Lyon, tout est bien difficile.

~~~~~

Veytaux, Canton de Vaud, 12 octobre 1860.

Mon cher ami, (1)

Que je vous remercie de votre bon souvenir ! Savez-vous bien qu'il y a juste 32 ans que je vous vis entrer dans ma chambre, à Heidelberg ? et cela me semble d'hier. Je vous vois encore avec votre taille de grenadier, vos cheveux noirs, ébouriffés. De bonne foi, vous aviez l'air terrible, au premier instant. Mais, au second, vous étiez bien le plus excellent homme qu'il m'ait été donné de connaître. Ne nous plaignons pas de notre lot, mon cher ami. Vous êtes entouré d'enfants qui vous ressemblent, si j'en juge par mes souvenirs et par les détails que vous me donnez. C'est une récompense qui vous était due.

(1) Cette lettre a été incomplètement publiée dans les *Lettres d'Exil*, t. II, p. 61-62. Nous indiquons, entre crochets, le passage qui avait été supprimé.

Pour moi aussi, je suis heureux, en dépit de l'exil, en dépit de tout ce que nos ennemis ont pu contre nous. Ma femme (vous savez que je suis remarié) partage chacun de mes sentiments ; elle me rend douce la solitude absolue dans laquelle je suis plongé. Elle est la meilleure amie de la famille Moré, avec laquelle nous sommes en correspondance continuelle(1). Quant à ma famille française, mes parents par le sang, je n'en ai rien reçu, pour ainsi dire aucun signe de vie depuis le 2 décembre. Je ne les accuse pas. Les événements, à ce qu'il paraît, ont été plus forts que la nature. Dans cet abandon que serais-je devenu, si je n'avais trouvé, dans ma femme, une amie, une société qui m'a tenu lieu de tout ce qu'on m'a ôté ? Je bénis donc mon sort ; je n'en ai jamais espéré un meilleur.

(1) *La première femme de Quinet, Mina Moré, appartenait à cette famille.*

[Les événements publics ne me font pas perdre courage. Il est vrai que les Français sont au dernier degré d'avilissement; mais, si vous vous souvenez de nos conversations, nous n'avons jamais trop compté sur eux. Il y a dans cette population vaniteuse, quelques hommes — et c'est tout. Le reste est un troupeau, qui pourra revenir à une meilleure route, quand le berger changera. D'ailleurs, pour compenser la dégradation de la France, nous avons la résurrection de l'Italie. Auparavant, nous avons eu celle de la Grèce et de la Roumanie. Trois nationalités qui se réveillent, pour compenser l'abjection des nôtres! Allons! Lortet, ne nous plaignons pas; il valait bien pour cela la peine de vivre !]

Une seule chose m'afflige, c'est ce que vous me dites de votre santé. Je me confie toutefois à cette robuste apparence, qui faisait que ma mère vous appelait *le dernier des Mohicans*. Vous

savez combien elle vous était attachée ! Je n'ose vous proposer notre Montreux-Veytaux, pour remplacer votre province. Mais ne m'ôtez pas l'espoir de vous y voir arriver, seul, ou en caravane.

Je ne suis ni tout blanc ni tout noir. Le climat barbare de la Belgique m'avait abîmé ; la Suisse m'a remis sur pied. Mais voici la question médicale que je pose au père et au fils en votre qualité de docteur : je puis encore tout supporter, excepté le rayonnement du soleil, contre lequel je suis absolument obligé de me garantir. C'est là une incommodité déplorable : ne vivre qu'à l'ombre ! Chers docteurs, donnez-moi un remède, ainsi que pour les tintements d'oreilles dont souffre ma chère femme.

Nos nerfs ont eu de terribles assauts depuis le deux décembre. Je vous dis l'origine du mal : indiquez-moi le spécifique.

Surtout, croyez, pour vous et les vôtres,
à l'amitié de votre vieil ami

E. QUINET.

Je viens de publier deux grands volumes, *Merlin l'enchanteur*. S'ils vous tombent dans les mains, vous y verrez le reflet de beaucoup de choses de notre vie !

Mes amitiés à Victor de Laprade, si vous le rencontrez. En arrivant ici, il y a deux ans, j'ai eu de vos nouvelles par le pasteur Lüscher, de Genève.

Veytaux (Suisse) 24 avril 1868.

Mon cher monsieur (1),

Votre excellent père, cet homme de bien (s'il en fut), ce cœur si droit, si dévoué, cet esprit si avide de lumière et

(1) Cette lettre est adressée à M. Leberecht Lortet, fils aîné du Dr Pierre Lortet.

de vérité me laisse un souvenir et des regrets qui vivront autant que moi. J'aimais votre cher père à cause de ses grandes et rares vertus, et aussi à cause des souvenirs que nous avons en commun.

Je le vois encore, ainsi que votre excellente mère, dans leur jolie maison, en face du pont de Heidelberg. Rien n'effacera pour moi ces anciens jours ; cher Leberecht, je vous ai vu naître !

Tenez-moi, je vous prie, toujours pour un ami intime de votre famille. Ne me laissez pas ignorer ce qui vous arrivera d'heureux.

Mes amitiés de cœur à votre frère, à votre sœur Clémentine.

Croyez-moi pour toujours, votre dévoué

E. QUINET.



Imp. Monod, Poirré & Jehlen réunies.

he
/ 012

07

